

376. Au fils Naucrati (II,34)

Quoi de plus réjouissant que la nouvelle qui m'est parvenue, à moi, pécheur, que toi, mon fils bien-aimé, ainsi que tes sept autres frères, dont les noms sont inscrits dans le livre de vie (Phil 4,3), avez été flagellés pour le Christ, notre Dieu bon ? Gloire à Celui qui vous a appelés à confesser sa vérité; gloire à Celui qui a fortifié vos âmes vénérables pour que vous teniez bon devant les hommes, sans crainte, sans reculer devant le destructeur, mais pour confesser votre belle foi et, pour cela, avec le Christ, offrir votre dos à la flagellation. Vous avez formé un nouveau chœur de confession dans l'Église de Dieu; vous avez accru la gloire de la fraternité en Christ. Vraiment bénis es-tu, mon bien-aimé, et bénis soient les seins qui t'ont porté au monde. S'il faut dire quelque chose à mon sujet, je suis béni, indigne de toute bénédiction et misérable, qu'un père entende parler de tels fils, fils de Dieu et héritiers du Christ. Quelle joie ! N'est-elle pas plus douce que toute autre ? Quelle gloire ! N'est-elle pas plus merveilleuse que la gloire des rois portant des diadèmes, que de porter les plaies du Christ, ses souffrances vivifiantes, comme des couronnes ?

Telles sont vos œuvres, que le ciel a louées et que la terre a entendues. Mais nos œuvres sont insignifiantes et pécheresses, excepté ce que frère Adrien a rapporté; il a été pleinement sauvé. S'il faut ajouter quoi que ce soit, nous le rapporterons aussi. Après la flagellation, ils nous ont enfermés tous les deux dans une chambre à l'étage, verrouillant la porte et emportant l'échelle. Des gardes étaient tout autour, de sorte que personne ne pouvait s'approcher ni entrer dans la demeure. Quiconque entre dans la forteresse est accueilli par des gardes, qui ne lui permettent de rester nulle part ailleurs que chez lui jusqu'à sa sortie. On nous avait formellement ordonné de ne nous donner que de l'eau et du bois de chauffage. Ainsi, on nous a placés comme dans un cercueil, pour nous tuer. Mais Dieu, dans sa miséricorde et son amour pour l'humanité, nous nourrit du nécessaire que nous avons apporté et qui nous est donné sur ordre par un homme montant une échelle placée à une heure précise. Nous n'osons pas répéter les paroles de Daniel lorsqu'il accepta le repas d'Habacuc : «Toi, ô Dieu, tu t'es souvenu de moi» (Dan 14,38). Pourtant, il s'est souvenu de nous, pécheurs, et il a pitié de nous, il nous protège et nous garde. Ainsi, tant que nous avons de quoi manger à l'intérieur, ou tant que l'un des portiers hebdomadaires apporte secrètement quelque chose de chez lui, nous sommes nourris et nous glorifions Dieu.

Mais lorsque les provisions nécessaires seront épuisées, selon le plan de Dieu, alors nous aussi quitterons la vie. Et nous nous en réjouissons, car c'est un grand don de Dieu. Qui suis-je, moi, un misérable, ainsi soutenu pour la gloire de son nom, pour être jugé immérité, comme il le commande, digne d'une gloire incomparable avec mon frère ?

C'est pourquoi, frères, je vous supplie de vous unir à moi dans vos prières auprès de Dieu, afin que je sois délivré en tout point du Malin, et que celui qui a commencé à se manifester en nous, par sa miséricorde et non à cause de mes œuvres – car je n'ai rien fait de bon sur terre, bien au contraire –, l'ait achevé lui-même en nous tous. Nous aussi, humbles, nous ne cessons de le demander avec larmes pour vous qui souffrez la même chose. Non seulement les huit élus de Dieu, mais aussi Abba Pierre, le bon Litoïs et tous les autres, nous les saluons dans le Seigneur.

377. Au fils Épiphanes (II,35)

Maintenant, mon fils bien-aimé, comme tu l'as déjà exprimé, va en Occident et porte cette lettre, écrite de ma main. J'ai envoyé deux lettres au Saint-Siège et à Seigneur Méthode. Les compagnons de frère Denys, par la grâce de Dieu, sont parvenus sains et saufs à destination, porteurs d'espoir. C'est pourquoi j'ai jugé bon d'envoyer une autre lettre. J'ai écrit non seulement en mon nom propre, mais aussi, comme précédemment, au nom des deux abbés mentionnés, à l'exception d'Euchère, car, comme je l'ai appris, il est tombé à cause de mes péchés. Ainsi, d'un commun accord, après communication secrète et prise de connaissance de la lettre, nous l'avons envoyée. Bien que je ne puisse faire de même en raison de mon emprisonnement, cette lettre aussi a été écrite comme si elle avait été écrite d'un commun accord. Peut-être l'apprendront-ils plus tard.

Va donc, bon Épiphanes; présente-toi en Occident comme un messager fidèle, sage et de longue date. Remettez la lettre et, conformément à ce qui est divinement inspiré dans la sainte lettre apostolique, suivant la suggestion et les paroles de saint Méthode et du saint évêque de Monemvasia, intercédez et demandez instamment que cela prenne fin par la volonté de Dieu, qui désire vous préserver et vous présenter à une tête sainte et bienheureuse. N'ayez crainte; grande est votre récompense et grand est votre combat. Le Christ est avec vous. Saluez tous les saints,

en particulier le plus renommé et le plus saint de tous, mon père l'archimandrite, ainsi que mon seigneur, le Chartophylax, pour qui mon humble cœur porte une profonde affection.

378. Au même

J'ai entendu à nouveau votre voix, enfant bien-aimé, et il m'a semblé vous voir de mes propres yeux et vous embrasser. Vous êtes affligé d'avoir été laissé libre. Rendons grâce au Seigneur, qui a pourvu à cela. Tu es prisonnier de ta nature, mais béni pour ta confession. De plus, tu ne sais pas ce que demain te réserve (cf. Pro 3,28).

Sois prêt, et que Dieu te guide où qu'il aille. La prudence est de mise pour tous; l'ennemi est un persécuteur partout.

Efforce-toi, mon enfant, d'obtenir le salut, où que tu sois, et prie aussi pour moi, ton père pécheur. Lorsque tu partiras pour l'Occident au retour des frères, emportant bien sûr les lettres, accomplis pour moi, avec l'aide de mes prières, cette œuvre agréable à Dieu et nécessaire.

Ayant appris ce que les primats précédents ont fait là-bas [parmi vous], j'ai été stupéfait et abattu. Comment se fait-il que tu ne m'aies pas informé du cas de Philagrius ? Mon âme humble est accablée d'inquiétude pour lui.

379. À lui

Ta lettre m'a complètement surpris, mon très cher enfant. Celui que je croyais à Rome m'écrit de Byzance. Celui que je croyais libre est enchaîné. Qu'est-ce que cela signifie ? Ceci, en tout cas, est l'œuvre de la Providence divine, afin que vous aussi, avec vos frères, participiez aux souffrances du Christ. Car vous n'êtes pas seulement parmi ceux qui prient, mais parmi beaucoup, vous vous distinguez par votre savoir et vous avez la primauté parmi les scribes, pourrait-on ajouter, et vous êtes la voix de mon humilité. Vous avez déjà parlé, dans vos lettres glorifiant mes œuvres, mais il est plus juste de les appeler les vôtres, car ce qui est père appartient au fils, et votre amour est sans limites. Mais je vous exhorte à être courageux dans vos combats pour le Christ et à tout endurer, même jusqu'à l'effusion de sang, car les souffrances passagères sont insignifiantes en comparaison de la gloire qui sera révélée en nous (Rom 8,18). D'autre part, vous-même, dès le début, avez décidé de vous joindre aux confesseurs et vous êtes presque mis en danger. Maintenant que tu as été arrêté, un martyr légitime t'a été décrété, mon frère, comme le dit l'Écriture (II Tim 2,5). Ne reculons pas, je t'en supplie, n'épargne pas notre chair, mais consacrons-la à tout ce que le Christ a préparé, pour conduire l'âme et le corps aux bénédictions immortelles.

Prie-moi la même chose, moi, pécheur. Mon frère qui est à mes côtés te salue.

380. À mon fils Naucratius (II,36)

Je me réjouis pour toi, mon frère Naucratius, car tu es devenu un fils de joie, c'est-à-dire que tu as souffert pour le Christ. Vraiment, qu'y a-t-il de plus agréable ? Qu'y a-t-il de plus glorieux ? Tu as subi la flagellation, comme le Christ; tu as été transporté de prison en prison, livré aux mains de l'impie Jean, avec qui moi aussi, humilié, j'ai lutté. Mais tu n'as pas succombé à son assaut; Au contraire, vous avez repoussé l'insensé en le réprimandant, comme je l'ai appris avec exactitude et je m'en suis réjoui. Que Dieu vous accompagne en toutes circonstances ! Puisque vous avez rapporté qu'il avait proposé, lors d'une conversation, des propos visant à détruire les saintes icônes, à savoir ceux d'Astérius, d'Épiphanie et de Théodote, j'ai jugé nécessaire, pour leur instruction, de reproduire ici, bien que cela étire la lettre, leurs propos eux-mêmes et, avec l'aide de Dieu, leur réfutation de notre part, nous qui sommes ignorants.

Voici ce que dit Astérius, mot pour mot : «Ne représentez pas le Christ; car la simple humiliation de l'incarnation, qu'il a volontairement acceptée pour nous, lui suffit; mais, la conservant mentalement dans votre âme, portez le Verbe incorporel.» Demandons donc à ce narrateur pourquoi il interdisait la représentation du Christ. «La simple humiliation de l'incarnation lui suffit», dit-il, comme si l'incarnation qu'il a jadis assumée était indigne et qu'il évitait de la revivre. Mais comment peut-elle être volontaire si elle est indigne ? Car ce qui est volontaire est glorieux et n'a pas la qualité indigne de l'involontaire. Si tel n'est pas le cas, alors au moins une peinture, qui exprime par ressemblance la même chose qu'auparavant, est une répétition. Pourquoi alors le rappel de lui par l'ouïe n'est-il pas interdit, si une image visuelle lui est odieuse, car elle constitue une répétition [de l'humiliation] ? Les deux sont semblables et équivalents, comme l'ont dit les lèvres divines de Basile le Grand. De même, il semblera que la Croix, une fois

inscrite, soit une répétition d'une autre Croix, tout comme pour l'Évangile; et puisque les deux sont constamment représentés, il existe une multitude innombrable de Croix et d'Évangiles, et non une seule et même. Mais si la Croix est une et qu'il n'y en a pas d'autre, même si elle était représentée mille fois, et si l'Évangile est un et qu'il n'y en a pas d'autre, même s'il était représenté d'innombrables fois, ainsi le Christ est un et non deux, même s'il est représenté de la même manière. Il est représenté tel qu'on le lit, et ni l'oreille ne sera multipliée par l'écoute, ni l'œil par la contemplation que Dieu s'est fait homme : l'Éternel est apparu comme un enfant, le Nourricier de tous est nourri de lait, l'Incommensurable est reçu dans l'étreinte, le Très-Haut devient homme, l'Abîme de la sagesse est baptisé, Celui qui surpasse tous les êtres accomplit les œuvres propres à Dieu et à l'homme, le Seigneur de gloire est crucifié sur la Croix (cf. I Cor 2,8), Celui qui donne la vie à tous est enseveli et ressuscité, Celui qui n'est limité à aucun lieu est exalté sous forme humaine. Qu'il cesse donc de condamner de deux manières un phénomène si salutaire pour le monde, considérant la gloire du Seigneur comme un déshonneur et présentant son humiliation volontaire comme involontaire; qu'il cesse de s'opposer à Basile le Grand, dont la voix est la voix de Dieu et qui, en un lieu, ordonne ainsi : «Que le Christ, l'initiateur des querelles, soit représenté sur le tableau.»

De cette société, cette parole, ainsi que la phrase suivante, sont tout aussi absurdes. Car que dit-il ? «Gardez-le mentalement dans votre âme, portez le Verbe incorporel.» Quelle folie ! Les lèvres divines auraient-elles qualifié le Verbe d'incorporel après son incarnation ? Le saint apôtre ne qualifie plus le Christ de chair, mais pas non plus de Verbe incorporel, lorsqu'il dit : «C'est pourquoi, désormais, nous ne connaissons personne selon la chair; et si nous avons connu le Christ selon la chair, nous ne le connaissons plus» (II Cor 5,16). Pour expliquer cela, Grégoire le Théologien souligne «les faiblesses de la chair et de tout ce qui est nôtre, excepté le péché», comme il le dit ailleurs : «Il n'est plus chair, et pourtant il n'est pas incorporel». Et quiconque le qualifie de Verbe incorporel contredit non seulement deux, mais tous les Pères porteurs de Dieu. Ainsi, il est naturellement prouvé que de l'absurde découle l'absurde, et, une fois le mensonge réfuté, la vérité se trouve nécessairement dans son contraire. Comment cela ? Représentez le Christ là où cela convient, comme s'il demeurerait dans votre cœur, afin que, lu dans un livre et contemplé sur une icône, connu des deux sens, il illumine doublement votre esprit, maintenant que vous avez appris à contempler de vos yeux ce qui vous a été enseigné par la parole. Et lorsqu'il est ainsi perçu par l'ouïe et la vue, il est contre nature que Dieu ne soit pas glorifié et que le pieux ne soit pas amené à la contrition. Et quoi de plus salutaire et agréable à Dieu que cela ? Ainsi, nous autres misérables, comprenons la vérité, bien que certains des saints Pères qui nous ont précédés aient compris la question autrement.

Ce passage est terminé. Qu'en est-il d'Épiphanie ? «Votre piété jugera s'il convient "Nous avons Dieu inscrit en couleurs." Voyez quel menteur il est. Il ne parle pas du Christ, en qui se manifestent le descriptible et l'indicible, car les deux natures sont révélées en Lui, mais : "Nous avons Dieu inscrit", rejetant l'humanité dans le Verbe, selon l'enseignement manichéen, et présentant un Dieu pur, afin d'étonner l'auditeur par l'absurdité de la proposition. Il est donc absurde d'appeler Dieu visible, alors que le Verbe divin dit : "Personne n'a jamais vu Dieu; «Le Fils unique, qui est Dieu et visible, l'a révélé» (Jn 1,18), car il est connu que nul n'a jamais vu Dieu dépouillé de toute humanité. Cependant, le Fils unique y participe après l'incarnation, et c'est pourquoi il est visible. Aussi s'écrit le saint apôtre : Dieu a été manifesté dans la chair, justifié par l'Esprit, révélé aux anges, prêché parmi les nations, cru dans le monde, et est monté au ciel dans la gloire (I Tim 3,16). Cette expression «dans la chair» doit s'appliquer à l'ensemble de cette affirmation, car la première est liée non seulement aux suivantes, mais à tous les aspects de l'incarnation. De même que Dieu a été manifesté dans la chair, de même, dans chacun des événements mentionnés précédemment, il était dans la chair, car il serait contre nature d'apparaître et de monter au ciel si cela n'était pas impliqué dans la chair. C'est donc précisément dans la chair qu'il se nourrit de lait et vieillit (voir Luc 2,52), et marche sur ses pieds, et transpire de fatigue (voir Luc 22,44), et parle en langues, et autres choses semblables. Si tel est le cas, et si la descriptibilité est l'une des propriétés du corps, alors il est évident que Dieu est aussi décrit dans la chair, soit par des peintures, soit par d'autres moyens. Car les deux sont absolument nécessaires : s'il est apparu dans la chair, alors il est décrit dans la chair; l'un correspond à l'autre, l'un dépend de l'autre. Si la seconde est fausse, alors la première l'est aussi; mais la première est vraie, donc la seconde l'est aussi. Par conséquent, tant selon l'enseignement divin que selon le bon sens, il est absurde de ne pas confesser que Dieu est descriptible dans la chair, s'il est apparu dans la chair. Puis, ailleurs, un homme courageux dit : «J'ai entendu dire que certains se proposent de peindre même l'immense Fils de Dieu; tremblez en entendant cela.» Mais qui, parmi les sages, ne se moquera pas des vaniteux ? N'a-t-il pas lu qu'ils prirent Jésus, le lièrent et

l'emmenèrent d'abord chez Anne (Jn 18,12-13) ? Et encore ailleurs : «Ils prirent le corps de Jésus, l'enveloppèrent de lin et le parfumèrent» (Jn 19,40). Ne confesse-t-il pas que Jésus est Dieu ? S'il est Dieu, comment l'Incompréhensible a-t-il pu être pris et ligoté ? N'est-il pas évident qu'il était incarné, comme le très sage Paul l'a confessé ? Que ce trompeur, qui s'insurge contre le Christ, se taise ! S'il entendait que nous avons aussi un Dieu comestible, il ne se contenterait peut-être pas de frémir, mais il serait déchiré, incapable de supporter une telle nouvelle. Mais que dit le Christ ? Celui qui me mange vivra par moi (Jn 6,57). Et il ne peut être reçu comme nourriture autrement que dans la chair. En vérité, le Christ, étant à la fois Dieu et homme parfait, peut être appelé par les deux Les natures dont Il est composé et peuvent être correctement représentées par les deux, car les propriétés des deux ne sont ni diminuées ni confondues dans l'unité de Sa Personne. Le témoin de ces paroles est Dieu et le Verbe Lui-même, qui dit d'une part : «Vous cherchez à me faire mourir, moi qui vous ai dit la vérité» (Jn 8,40), bien que Celui qui a prononcé ces paroles soit aussi le Dieu immortel; et d'autre part : «Vous dites : Vous blasphémez, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu» (Jn 10,36), bien que Celui qui a prononcé ces paroles soit aussi le Fils de l'homme (voir Jn 1,51; 3,13). Ainsi, en attribuant aux deux natures ce que

Ainsi, ce propos est également clos. De quel Théodote s'agit-il ? «Nous avons adopté la pratique de composer des images de saints non pas à partir de couleurs matérielles sur des icônes, mais avons appris à dépeindre leurs vertus par des récits écrits, comme s'il s'agissait d'icônes animées, suscitant ainsi un zèle similaire; car que ceux qui exposent de telles images disent quel bénéfice ils peuvent en retirer, ou à quelle contemplation spirituelle ce rappel les élève ! De toute évidence, il s'agit d'une vaine invention, fruit de la ruse du diable.»¹⁰⁴⁵ Le début de ce discours ne doit pas être immédiatement critiqué, bien qu'il prépare les absurdités qui suivent. Nombre de maîtres spirituels considèrent la narration par les mots plus utile que la représentation sur les icônes (⁵¹⁶), sans pour autant rejeter l'une ou l'autre, tandis que d'autres, au contraire... Mais les deux sont égaux, comme le dit Basile le Grand : «Ce que le récit transmet par l'oreille, la peinture le montre silencieusement par l'imitation.» Tous ne sont pas peintres, tous ne sont pas conteurs, mais Dieu a doté chacun d'une grâce infinie.

Laissant cette proposition derrière, passons à la suivante : «Que ceux qui exposent de telles images disent quel bénéfice ils en retirent, ou à quelle contemplation spirituelle ce rappel les amène ?» Pour notre part, demandons à l'homme courageux : quel bénéfice, quelle contemplation sacrée ne peut-on tirer de cela ? Si la propriété d'une icône est d'imiter le prototype, comme le dit Grégoire le Théologien, et si le prototype se discerne dans l'image, comme le dit le sage Denys l'Aréopagite, alors il est évident que de l'imitation, c'est-à-dire de l'icône, naît un grand bénéfice, et que par cette imitation, une riche contemplation spirituelle du prototype s'éveille. Le divin Basile lui-même en témoigne, disant notamment : «...la vénération de l'image monte jusqu'au prototype»; et si elle monte, alors, sans aucun doute, elle descend aussi du prototype à l'image. Nul ne serait assez insensé pour qualifier la vénération d'inutile ou pour ne pas reconnaître l'imitation comme un reflet de l'imité, de sorte que «l'un est contenu dans l'autre», selon les mots du divin Denys; et quoi de plus utile et de plus capable d'élever une montagne ? En vérité, l'icône se substitue à la contemplation personnelle et, pour reprendre la comparaison la plus juste, elle est comme le clair de lune par rapport à la lumière du soleil. Si tel n'est pas le cas, quel bénéfice le Tabernacle de la Rencontre apportait-il aux anciens, étant un reflet des réalités célestes ? Et là, entre autres choses, se trouvaient les chérubins de gloire qui couvraient le propitiatoire (Ex 25,20), c'est-à-dire des images ressemblant à la forme humaine; Tout contribuait à l'élévation de la montagne et à la contemplation du service dans l'esprit (cf. Jn 4,23). Selon cette hypothèse, l'image de la Croix serait vaine, l'image de la lance serait vaine, l'image de l'éponge serait vaine, car ce ne sont là que des imitations, bien que non humaines; en vain est aussi tout ce qui nous a été transmis, pour reprendre les termes de Denys, en images sensibles, par lesquelles, dit-il, nous nous élevons aussi loin que possible vers les contemplations spirituelles. De plus, l'une des cinq facultés de l'âme est l'imagination. Or, l'imagination peut être représentée par une icône, car l'une comme l'autre contiennent des images. Par conséquent, une icône qui ressemble à l'imagination n'est pas inutile. Et si la seconde, plus importante, est inutile, combien plus l'est la première, inférieure, plus faible, qui existe en vain auprès de la nature ! Et si elle est vaine, alors les facultés qui lui sont liées le sont également : le sentiment, l'entendement, le jugement et la raison. Ainsi, la science naturelle, avec les considérations les plus sublimes, dénonce comme folie celui qui méprise les icônes ou l'imagination. Pour ma part, j'admire l'imagination sous un autre angle. Certains disent qu'une femme, imaginant un Éthiopien au moment de la conception, donna naissance à un Éthiopien. On rapporte un fait similaire concernant le patriarche Jacob, qui, en aiguisant des baguettes, vit naître des animaux aux

couleurs variées – un véritable miracle ! Une imagination semblable à une icône s'avéra être la perfection du pouvoir créateur (Gen 30,37).

Revenons-en toutefois à notre sujet. «Que ceux qui exhibent de telles images expliquent quel bénéfice ils en retirent, ou à quelle contemplation spirituelle ce rappel les conduit.» Mais, mon cher ami, qui, après avoir contemplé attentivement une image, de droite ou de gauche, s'en détourne sans en avoir gardé une impression en lui ? Du beau, le beau; du honteux, le honteux, au point que souvent, même chez lui, il est parfois affligé, parfois agité par la passion ? N'arrive-t-il pas parfois que quelqu'un, après s'être endormi, se réveille de la contemplation de représentations nocturnes avec joie ou tristesse ? Si cela arrive, cela est d'autant plus vrai pour les images, car celui qui les regarde en étant éveillé reçoit nécessairement l'une ou l'autre disposition. N'as-tu pas lu, mon très cher ami, que les anciens servaient l'image et l'ombre des réalités célestes (Héb 8,5) ? Quoi ? Ces deux choses ne sont-elles pas des icônes ? N'étaient-elles pas conduites à la contemplation des réalités célestes par les icônes ? Tout homme ne marche-t-il pas, comme le dit David, dans une image (Ps 39,7) ? Et toi-même, iconoclaste, n'es-tu pas l'image de Dieu, né à la ressemblance du Père, et n'es-tu pas représenté sur une image ? Ou bien es-tu seul, sans image, comme non-homme, et toi

Mon cher, et donc pensez-vous cela des saints ?

Mais pour donner plus de crédibilité à cette discussion, nous allons, laissant de côté nos propres croyances, présenter les plus grandes figures de l'univers, qui répondront à votre question. Grégoire de Nysse dit : «J'ai souvent vu la souffrance représentée sur des icônes, et je ne pouvais supporter ce spectacle sans pleurer; l'art présente l'événement avec une telle vivacité.»¹⁰⁵³ Chrysostome : «J'ai aussi contemplé avec amour l'image de cire, coulée avec piété, car j'ai vu sur l'icône un ange chassant des foules de barbares, j'ai vu des tribus barbares foulées aux pieds, et David s'écrier : «Seigneur, dans ta ville, abaisseras-tu leur image ?» (Ps 72,20) Cyrille d'Alexandrie : «J'ai vu une peinture sur le mur, une jeune fille combattant dans l'arène, et je n'ai pu retenir mes larmes devant ce spectacle.» Grégoire le Théologien : «On y représentait l'image de Polémon, et cette courtisane, le voyant (et il avait une apparence vénérable), partit aussitôt, frappée par ce spectacle et honteuse de ce qui était écrit, comme si c'était vivant». Basile le Grand : «Levez-vous devant moi, glorieux peintres des mérites ascétiques; complétez de votre art cette image inachevée du chef militaire; illuminez de la lumière de votre sagesse le porteur couronné que j'ai vaguement imaginé; que votre représentation des actes valeureux du martyr me terrasse; je reconnaitrai avec joie sur moi-même une victoire semblable de votre force; je contemplerai ce combat de la main avec le feu, plus fidèlement représenté par vous; je contemplerai ce lutteur, plus vivement dépeint dans votre tableau. Que les démons pleurent, déjà vaincus par les vertus du martyr; que la main brûlée et victorieuse leur soit montrée à nouveau.»

¹⁰⁵⁷ Voyez-vous comment certains préfèrent la peinture à l'exposé verbal, en laquelle réside une telle puissance divine que même les démons en pleurent; comment d'autres qualifient une image peinte de si vénérable qu'elle sert à réprimander une prostituée; comment d'autres encore, non sans larmes, se détournent d'un spectacle peint. Ayant vu sur l'image un martyr militant, comment un autre appelle-t-il une statue de cire «chère», comme s'il y voyait le prototype ? Et comment celui qui les suit se détourne-t-il de cette image, non sans larmes, comme s'il en avait vu personnellement le sujet ? Voyez combien de bénédictions ! Considérez combien de bienfaits ! Ayant entendu la réponse à votre question, non de tel ou tel peuple insignifiant, mais des hommes eux-mêmes, qui ont parlé par l'Esprit de Dieu et l'ont proclamée haut et fort à l'univers, terminez, ô philosophe, votre discours. «Il est évident que c'est une vaine invention et un stratagème de la ruse du diable.» Il est temps de crier haut et fort : «Tremblez, ô ciel, à cela» (Jér 2,12); les dogmes sacrés des Pères porteurs de Dieu sont qualifiés de vaine invention et de stratagème de la ruse du diable ! Mais non, ô le plus grand des trompeurs, mais plutôt le vomi de votre langue doit être dirigé à toi.

Ainsi, maintenant que ce travail est terminé, je tiens à te faire comprendre, mon frère, que parmi les paroles citées par les iconoclastes, certaines sont manifestement hérétiques, car il est impossible que le mensonge ne se mêle pas à la vérité, comme l'ivraie au bon grain; d'autres appartiennent aux saints pères, mais sont mal comprises par leur esprit obscurci; d'autres encore sont tout à fait inappropriées, attribuant à l'icône du Christ ce qui relève des idoles. Il ne faut pas approuver leurs propos sans raisonnement, ni même s'entretenir avec les hérétiques, contrairement au commandement apostolique (voir Tite 3,10-11).

Néanmoins, mon enfant, que tu sois sauvé; prie pour que je le sois aussi.